

SUR LA SYNONYMIE D'UNE ESPÈCE DE *RANUNCULUS*, par M. Auguste GRAS.

(Turin, mai 1862.)

L'intéressante note de M. Duval-Jouve sur la synonymie de l'*Equisetum Telmateia* (Bull. t. VIII, p. 637) sert de prétexte à la présente communication. Depuis longtemps j'en voulais à Ehrhart à cause des quatre mots *Philonotis*, *Tenageia*, *Heleonastes* et *Telmateia*, lesquels, sous une forme étrange et prétentieuse, nous cachent quatre adjectifs des plus vulgaires, et qui pourraient à la rigueur passer pour synonymes. Drapés dans leurs oripeaux grecs, ces noms affectaient une singulière importance à laquelle on put se laisser prendre; leur faux air de mystère leur fit ouvrir à deux battants les portes de nos Flores, et même, s'il faut l'avouer, *facit hoc illos Hyacinthos*.

Ce ne fut donc pas sans une certaine satisfaction que je vis notre savant confrère s'attaquer avec un plein succès au dernier des quatre termes d'Ehrhart; mais l'occasion était pour moi fort tentante, et, dans l'espoir qu'un troisième investigateur des secrets de notre synonymie, jouissant comme Épiménide du privilège de *deviner à reculons*, vienne un jour nous débarrasser de l'*Heleonastes* et du *Tenageia*, j'ose entreprendre aujourd'hui de mettre en cause le *Ranunculus Philonotis*. Je me permettrai toutefois, avant d'aborder mon thème, une observation collective sur les quatre noms (auxquels j'ajouterai volontiers le *Drymeia* du même auteur), à l'effet de constater la fausse position dans laquelle Ehrhart les plaça, peut-être inconsidérément, au sein de la nomenclature botanique.

Entre un nom *trivial* et un nom *spécifique* la différence est bien grande et nettement dessinée. A l'exception des espèces qui ont l'avantage d'avoir conservé le nom dont les appelaient nos pères ou dont le vulgaire les a nommées d'après des caractères plus ou moins scientifiques, mais toujours assez vigoureusement tranchés, celles-là seulement ont droit d'être *trivialement* désignées, qui participent moins que toutes leurs congénères du type caractéristique du genre, et dont on pourrait au besoin reconnaître l'importance en les élevant elles-mêmes aux honneurs génériques. Or nulle espèce, il faut en convenir, ne se range plus docilement sous les genres *Prêle*, *Laîche*, *Jonc* et *Renoncule* que les cinq plantes qu'il plut à Ehrhart d'affubler d'un nom *trivial*. C'est donc contre les règles de la nomenclature, je dirai même de la classification, et sans calculer probablement la portée des noms qu'il impose, que le savant allemand présente nos cinq espèces sous l'aspect et avec l'importance de faux genres, aspect et importance dont, j'aime à le répéter, le *Ranunculus Philonotis*, le *Juncus Tenageia*, les *Carex Heleonastes* et *Drymeia*, ainsi que l'*Equisetum Telmateia*, sont fort loin de pouvoir s'enorgueillir.

Quant au mot *Philonotis* en particulier, il se peut, j'en conviens, qu'on arrive à s'exagérer les défauts de ce qu'on n'aime pas, mais j'oserais avancer



que, rattaché à une espèce du genre en question, le mot peut paraître malheureusement choisi. *Philonotis* signifie *amour de l'humidité*, et le mot *Ranunculus* a-t-il bien une autre signification? Toutes les espèces casées dans le genre *Ranunculus* doivent virtuellement vivre dans les lieux humides; le nom les y rattache: s'il en croît dans les lieux secs, si l'on rencontre de charmantes Renoncules comme égarées dans des stations bien diverses, ce ne peut être que par pure exception parmi les nombreuses espèces du genre, et, dans cette circonstance évidemment assez rare, c'est à ces dernières qu'il siéra surtout de se distinguer par un nom spécifique tiré de la station exceptionnelle. C'est pourquoi l'on pourrait toujours, en dernière instance, reprocher à Ehrhart d'avoir inopportunément reproduit dans son espèce l'idée qui, par une ingénieuse assimilation, fournit déjà le nom du genre, et d'avoir ainsi, par ce double emploi, abusé du droit qui lui appartenait d'imposer *cognata vocabula rebus*.

Quoique rapporté par plusieurs floristes au VI<sup>e</sup> fascicule des observations botaniques de Retzius (1791), le *R. Philonotis* date de plus loin et doit remonter tout au moins, pour prendre son rang dans la synonymie, à l'année 1788, dans laquelle Ehrhart publia le II<sup>e</sup> fascicule des *Beitræge zur Naturkunde*. Mais comment aurait-il pu se faire qu'une plante si abondante et si répandue eût été si tardivement signalée dans nos Flores d'Europe? Nul n'ignore que, vingt-six ans avant Ehrhart, Crantz l'avait décrite sous le nom de *R. sardous* (*Stirp. austr. fasc. I, 1762, p. 84*), et la note que j'ai l'honneur d'adresser aujourd'hui à la Société n'a précisément d'autre but que de revendiquer en faveur du floriste autrichien le droit de nommer cette remarquable espèce, droit qu'on a cru pouvoir méconnaître pour des raisons d'un intérêt purement historique, sur lesquelles je vais tâcher de résumer la discussion.

La prudente réserve des auteurs qui, tout en citant parmi leurs synonymes le nom spécifique choisi par Crantz, n'ont pas cru devoir lui donner la préférence, mérite d'être sérieusement examinée. On sait qu'Homère mentionna le premier (*Odyss. XX, 302*) un certain *σαρδάνιος γέλως*, *ris sardanien*, que les Français, comme la plupart des peuples d'Europe, ont adopté dans leurs locutions proverbiales sous la dénomination de *ris sardonique*. Or quelques écrivains plus ou moins crédules, Pline, Pausanias, Solin et Salluste lui-même, au dire de Servius, adoptant pour l'explication étymologique du mot une tradition fort répandue, nous ont parlé d'une certaine plante de Sardaigne, *Herba sardonica*, dont le suc, d'une âcreté mortelle, contractait si bizarrement les muscles du visage, que l'imprudent mâcheur de l'herbe fatale expirait dans une sorte de ris convulsif. Cette fable, si c'en fut une, avait pu facilement se loger dans la ferme croyance des anciens, car, de tout temps, c'est Lucrèce qui l'assure (*De rer. nat. IV, 598*):



Humanum genus est avidum nimis auricularum.

Quant aux modernes, dont aucun, que je sache, ne discuta sur le fond même de la lugubre tradition, jamais ils ne purent, faute de documents précis, se mettre d'accord sur la réalité de l'espèce végétale qui se cachait dans le récit des historiens. Et voilà pourquoi nos floristes, devant le *R. sardous* de Crantz, durent éprouver une certaine hésitation, et se décidèrent enfin à sacrifier le droit de priorité à la crainte de préjuger la question historique et d'introduire dans la synonymie une regrettable équivoque.

Ces scrupules sont sans doute très consciencieux, mais la cause n'en est peut-être pas si sérieuse qu'on doive perdre tout espoir de faire reconnaître les droits de Crantz. Et d'abord nous sied-il bien à nous de manifester des craintes sur le danger des équivoques dans l'histoire des végétaux, à nous qui avons si débonnairement accepté du réformateur de la nomenclature une foule de vieilles dénominations fort connues par les traditions littéraires, telles qu'il lui plut de les octroyer à des genres qui ne présentent parfois aucun rapport avec les plantes désignées par les mêmes noms chez les anciens? Qu'on ouvre le *Genera* de Linné après une récente lecture de nos classiques. Quel désordre! quel bouleversement! « L'*Onoclea*, le *Crepis*, l'*Helichrysum*, de Pline, de Galien, de Théocrite, disait notre docte confrère M. Fée dans un curieux travail de phytonymie, ne sont ni des Fougères, ni des Synanthérées. » Qu'est devenu le gracieux *Caltha* de Virgile? Et, dans la Valérianelle qui reçut d'Allioni le nom célèbre de *Saliunca*, pouvons-nous reconnaître indubitablement le *Saliunca* de notre plus cher poète? Le *Myrica*, le *Siler*, le *Daphne*, le *Thymus* lui-même, la fleur chérie des abeilles, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils ont été jadis; le fameux *Britannica* est allé se perdre dans un *Rumex* originaire de la Virginie (L. *Sp.* 334), et, sous le vieux *Baccaris*, dont Virgile voulait qu'on ceignît le front du poète,

.....ne vati noceat mala lingua futuro,

il ne se cache (Linné le savait fort bien) aucune des espèces du vieux genre qu'il venait lui-même de renouveler.

Il faut donc avouer qu'on a procédé bien sommairement à l'égard d'un assez grand nombre de noms historiques, et, de nos jours encore, dès qu'il a été question de démembrer le genre *Inula* de Linné, on est précisément allé choisir, pour l'exclure de ce genre classique, l'espèce qui fut la véritable Inule des anciens, cette amère plante jadis potagère qui, d'après un souvenir de Pline (XIX, 5, 29), paraissait chaque jour sur la table de la fille d'Auguste, la trop fameuse Julie, *INULA..... illustrata maxime Julicæ Augustæ quotidiano cibo*, et que Nasidienus se vantait si plaisamment d'avoir enseigné à cuire dans la saumure des coquilles de mer :



.....INULAS ego primus amaras  
 Monstravi incoquere, etc.  
 (Hor. Sat. II, 8, 51.)

Il y aurait sans doute long à dire sur cette matière, mais autant vaudra-t-il enfin qu'on se borne à déplorer avec Linné la triste nécessité qui a parfois livré au franc arbitre du botaniste les données trop incertaines que l'antiquité nous a transmises sur le compte de quelques végétaux. Il y eut certainement, dans l'usage de ce pouvoir arbitraire, quelques abus de la part du réformateur; mais enfin, puisqu'on a docilement accepté sur ce point la théorie des faits accomplis, et que les décisions des auteurs qui ont tranché selon leurs vues particulières bon nombre de questions historiques ont été généralement admises dans la synonymie, pourquoi voudrait-on aujourd'hui montrer plus de sévérité envers le célèbre historien des plantes d'Autriche, et, tout en reconnaissant, ce qu'on ne saurait nier, qu'il a saisi fort à propos dans les ouvrages des anciens les traces de son intéressante Renoncule, lui contester les droits de la plus franche priorité?

Je me prends ici d'autant plus volontiers à plaider en faveur de Crantz, que le mot *sardous* employé par lui peut même paraître assez habilement choisi dans le but d'éviter tout danger de confusion, et pour ne point engager, dirai-je, la responsabilité de l'auteur dans la question historique.

En effet, on doit à ce sujet distinguer chez les anciens deux catégories de végétaux, les *Herbæ sardoæ* et l'*Herba sardonica*, deux choses d'ailleurs essentiellement différentes et qu'après un mûr examen on ne saurait confondre. Les *Herbæ sardoæ* fournissaient le miel dont parle Horace avec mépris (*Ad Pis.* 375), en comparant le langage des flatteurs au mélange nauséabond de ce produit des abeilles insulaires avec des têtes de pavot,

.....sardo cum melle papaver;

miel, dit un vieux scoliaste, *pessimi saporis*, tandis que Barthius (*Ad Nemes.* p. 419) le vante comme aussi précieux pour son amertume que celui d'Hybla et du mont Hymette l'était pour sa douceur.

D'après Dioscoride (liv. II, ch. 102), les *Herbæ sardoæ* désignaient tout simplement l'*Absinthe*; et c'est tout à fait dans ce sens que le Thyrsis de Virgile (*Ecl.* VII, 41) dit à Corydon :

Immo ego SARDOIS videar tibi amarior HERBIS.

Cette citation classique, où le mot *sardous* paraît pour la première fois dans la langue latine, n'a certainement rien de commun avec la plante meurtrière dont on a craint de perpétuer à faux la désignation. Rien de triste, rien de terrible ne se cache dans le joli vers que l'on a tant de fois rappelé mal à propos à ce sujet, et les hémistiches qui le suivent excluent absolument toute



menace du funeste effet produit par le dangereux végétal. Et vraiment on ne saurait supposer à Thyrsis, qui parle dans toute l'églogue en personnage fort bien appris, le mauvais goût de mêler une idée funèbre à son ingénieuse et douce plaisanterie. Le naïf berger place ses innocentes herbes à côté du *Ruscus*, pour lequel il ne sait trouver de plus tragique épithète que l'adjectif *hérissé* (*horridior Rusco*); et le Petit-Houx, on s'en souvient, avec son faux aspect du Myrte, la plante de l'amour, n'est guère plus hérissé qu'un Rosier sauvage.

Le *σαρδώνια πόα* de Dioscoride (*Alexiph.* ch. 14), l'herbe funeste du ris sardonien, n'était au contraire désignée le plus communément que par le nom d'*Herba sardonica*. Il est donc nécessaire d'apporter une attention spéciale à cette circonstance. La dénomination d'*Herba sardoa*, se rattachant catégoriquement à une plante bien distincte, ne se lit nulle part, que je sache, dans les œuvres ou les fragments des classiques qui sont parvenus jusqu'à nous. Il est vrai que l'on rencontre deux mentions historiques de l'espèce mal famée, dans les *Herbæ sardoæ* de Serenus Sammonicus et les *Sardoa gramina* de Némésien; mais ces poètes ne passent que pour de pâles imitateurs de Virgile, et l'on peut leur reprocher sans doute d'avoir été les premiers, dans un temps où l'étrange récit rencontrait le plus de croyants, à méconnaître le vrai sens du célèbre vers de leur modèle. C'est donc par une équivoque évidente qu'on a cru pouvoir restreindre à une espèce particulière et faire remonter au singulier une dénomination vague que Virgile avait employée à dessein au pluriel, non pas, constatons-le bien, par une vaine licence de la versification, mais avec l'intention nettement marquée de désigner tout simplement l'ensemble des plantes à sucs amers sur lesquelles les abeilles de l'île butinaient le *mel surdum*.

Cette distinction précise entre les *Herbæ sardoæ* et l'*Herba sardonica* met en toute évidence la disjonction absolue des deux adjectifs *sardous* et *sardonius* employés comme termes d'une diverse valeur historique. C'est ainsi qu'en donnant à son *Ranunculus* l'épithète de *sardous*, dans la circonstance même où il repousse un *R. sardonius* de Gesner (v. *Stirp. austr.* l. c. ad *R. sceleratum*) (1), Crantz a voulu prudemment mettre son terme à l'abri de toute discussion : le nom qu'il adopte équivaut à *Renoncule de Sardaigne*; or cette dénomination est parfaitement convenable, et appartient même de plein droit à une plante qu'on peut assez clairement reconnaître au livre II, chap. 206, de Dioscoride, où cet auteur parle d'un *Batrachion* velu qui croît en grande abondance dans l'île de Sardaigne, puisque cette espèce végète habituellement dans un état de pubescence plus ou moins prononcée, et que, d'après l'aveu de l'éminent floriste de l'île, elle s'y présente *ad vias, in pascuis et in fossis, omnium ejusdem generis vulgatissima* (2).

(1) J'ignore où Gesner a employé le mot *sardonius*. Dans son livre *Horti Germaniæ*, imprimé en 1561 à la suite de l'*Histoire des plantes* de Val. Cordus, il nomme du même nom de *sardous* le *Ranunculus* de Dioscoride et de Cordus.

(2) Moris, *Fl. sard.* I, 47.



Le *R. sardous* peut donc avoir été ou ne pas avoir été l'*Herba sardonias*; mais, dès que Crantz ne l'a pas nommé *sardonius*, ou tout au moins *sardonicus*, tel qu'il pouvait le prendre d'Anguillara (*Sempl.* 178), il est bien clair qu'il n'a nullement prétendu prononcer son verdict dans la question historique. Et l'on ne saurait citer contre cette opinion l'autorité de Saumaise qui soutient que l'adjectif *sardonius* est un hellénisme, et que les Latins préféreraient le mot *sardous* aux deux adjectifs de forme grecque *sardonius* et *sardonicus*. On ne rencontre le mot *sardous* nulle part avant Virgile, auquel on a même reproché de l'avoir arbitrairement forgé sur le *σαρδῶος* d'Orphée (v. Henri Estienne, *Thes. ling. græc.* VII, 79). D'ailleurs Ovide, Pline, Claudien, chez lesquels on lit le même adjectif, n'ont jamais eu l'occasion de l'appliquer à l'*Herba sardonias*; Servius, qui cite un passage perdu de Salluste, désigne la plante du nom même de l'île, *Sardon*; et Solin, le seul des bas classiques chez lequel on la trouve nommée, lui donne explicitement la dénomination de *sardonias*.

Quant à l'*Herba sardoa* de Dodoëns et de Guilandinus, elle ne peut porter aucune atteinte au point philologique de la question, car le mot *sardous* n'a été employé dans leur nomenclature que par suite du même malentendu; ces auteurs avaient cru saisir à leur tour, dans le passage cité de l'églogue VII de Virgile, la désignation formelle du fabuleux végétal.

Si, malgré les raisons que j'ai tâché de faire valoir en faveur de Crantz, on hésite à lui donner gain de cause, je suis heureux d'avoir un dernier moyen sur lequel je puis compter avec plus d'assurance. La question de l'*Herba sardonias*, sur laquelle on craint de se prononcer, est une question depuis fort longtemps résolue, et la plante impie fleurit, pour ainsi dire, dans toutes nos Flores sous le nom de *Ranunculus sceleratus*. En effet Linné, comme on ne peut en douter d'après la citation qu'il rapporte de Gaspard Bauhin, emprunta son adjectif de l'*Herba scelerata* d'Apulée; mais Apulée ne donne de sa plante aucune description, et se contente de la caractériser par l'effet qu'elle produit du ris convulsif. L'*Herba scelerata* est donc un parfait synonyme de l'*Herba sardonias*, et, quoique rien ne nous prouve à l'évidence que notre *R. sceleratus* soit la plante d'Apulée, nulle hésitation n'accueillit cette contestable assimilation, nul éclaircissement ne fut demandé sur cette difficulté historique si franchement tranchée par Linné; tandis que cet auteur, pourquoi le tairions-nous? frappa moins juste que Crantz dans l'appréciation des détails que Dioscoride nous livre sur le fameux *Batrachion*.

Peut-être en ai-je trop dit sur l'étrange phénomène, et j'ai tout lieu de craindre d'en être venu, comme le héros de la Manche, à chercher noise à un moulin à vent. Rien n'est plus vague, rien n'est moins défini que l'histoire et l'orthographe de ce curieux *ris sardonique* (1). De tous ceux qui parlèrent de

(1) Voyez, dans les *Adages* d'Érasme, le proverbe 3501.



la fameuse plante de Sardaigne, aucun n'en vit personnellement les effets; ce sont partout des contes et des suppositions. Guilandinus seul (s'est-il trompé lui-même? se moque-t-il un peu de ses lecteurs?) avoue avoir reconnu l'espèce dans les marais de l'île (1), tandis que l'auteur le plus consciencieux nous assure, d'après ses recherches personnelles, qu'aucune trace ne s'en est conservée dans les traditions des insulaires (2). Or à quoi bon nous lier les mains et sacrifier des droits le plus justement acquis, à propos d'un fait qui, au bout du compte, n'a pour nous que l'importance d'un point mythologique?

Ajoutons, s'il le faut, que ceux des anciens qui donnent pour cause au ris sardonique une plante de Sardaigne, ne formaient peut-être pas la véritable majorité. On débita bien d'autres fables sur le compte de cette bizarre contraction musculaire, et ce n'est pas seulement sur le pays d'où serait dérivé l'adjectif en litige qu'on éleva de savantes contestations, mais le sens même moral ou purement mécanique du ris forma jadis un sujet de débat. C'est pourquoi l'instant est venu de clore cette discussion, déjà trop prolongée, par l'ingénieuse réflexion d'Érasme : On ne lira pas, dit ce savant (*l. c.*), sans rire et cette fois fort salutairement, tout ce que les anciens nous ont débité sur le sens et l'origine du ris sardonique. *Et sensus et origo proverbii adeo varie tractatur ab auctoribus, ut verear, ne RISUS hic SARDONIUS non citra risum legatur.*

Je ne puis poursuivre mon sujet sans trahir en moi-même une hésitation que j'aurais voulu détruire chez les autres : et, puisqu'il faut que je l'avoue enfin à mes dépens,

Ut vineta egomet cædam mea,

j'ai contre ma thèse une autorité des plus respectables, dont la décision m'alarme, car elle émane d'un écrivain auquel, comme au Tirésias d'Horace, il est permis de s'avouer à lui-même, d'après l'affirmation ou la négation du fait qu'il discute :

.....quidquid dicam aut erit aut non.

L'auteur du *Flora sardoa*, M. le professeur Moris, dont j'aurais ici l'occasion de tracer l'éloge le mieux mérité si je ne savais que sa touchante modestie ressentirait autant de peine à m'entendre que j'éprouverais de bonheur à parler, ne s'était nullement dissimulé l'importance des faits que je viens d'exposer, comme il appert de la savante note qu'il rattache à son *Ranunculus sceleratus* (t. I, 37), et pourtant il ne crut point devoir adopter l'épithète de Crantz, qu'il relégua parmi les synonymes. En vérité, pour tous ceux qui ont pu constater

(1) *Comm. de Papyro*, p. 88.

(2) Moris, *Fl. sard.* I, 38.



au fond de son ouvrage classique les soins si précieux que ce célèbre savant met à l'examen de la moindre question scientifique; pour quiconque a pu voir de près et les précautions extrêmes qu'il y emploie, et avec quelle prudence il y procède, et quelle conscience il apporte dans toute discussion que son thème lui prescrit, l'avis contraire d'un tel maître est une bien rude épreuve à essayer. Je ne puis donc cacher que j'en ressentis d'abord, dans le trouble de ma conviction, mon faible courage tout ébranlé. Mais je réfléchis enfin qu'il s'agit ici d'une discussion exclusivement littéraire, que M. Moris a pu regarder, jusqu'à un certain point, comme étrangère à la nature de son ouvrage essentiellement scientifique. C'est pourquoi il m'est permis d'espérer qu'attendu l'extrême aversion qu'on lui connaît pour toute innovation dont la cause et la nécessité ne sont pas immédiates, l'illustre auteur aura voulu, sans réserve aucune, laisser le champ libre aux nouvelles appréciations, et qu'en admettant peut-être le nouveau point de vue sous lequel je viens d'examiner les phases de l'épisode, il voudra bien, avec son indulgence habituelle, juger mon petit travail.

Utpote res tenues tenui sermone peractas,

et ne me savoir aucun mauvais gré de m'être écarté de son avis dans ce simple incident de synonymie.

J'avais besoin d'expliquer toute ma pensée par cet aveu sincère avant d'achever mon exposé; et, si ma rectification a le bonheur d'être agréée des floristes, à l'égard desquels je me suis efforcé d'éliminer toute crainte d'équivoque, je serai heureux d'avoir suscité, autour du nom un peu oublié de Crantz, le petit bruit que la citation de son *Ranunculus* va produire dans nos Flores à venir. Mais Crantz, il est bien juste qu'on en convienne, ne fit, en nommant la plante, que continuer une vieille tradition qui rattachait l'espèce au *Batrachion* historique de Dioscoride. Ce n'est donc pas vraiment à l'auteur viennois qu'appartiennent les premiers honneurs de cette dénomination; le *R. sardous* date de l'année 1564, où Valerius Cordus l'introduisit dans sa célèbre *Histoire des plantes*.

Un de nos doctes confrères se récriait naguère contre la manie de certains auteurs qui, dans la désignation des espèces, aiment à remonter au delà de Linné (1). La réforme capitale de ce prince de la science fut en vérité un de ces événements qui ouvrent une ère nouvelle,

Res memoranda novis annalibus,

et l'avis unanime de nos législateurs est en cela parfaitement conforme à la raison, vu qu'il y aurait un véritable anachronisme à ramener dans les fastes

(1) Voyez le Bulletin, t. VIII, p. 635-636.



de la nomenclature binaire des auteurs qui ne soupçonnèrent même pas cette ingénieuse règle du langage scientifique, à laquelle la botanique descriptive est sans doute redevable de ses meilleurs progrès. Et d'ailleurs à quel point s'arrêter dans ce voyage rétrograde à travers les vieux ouvrages de nos pères? Aurait-on le courage de faire remonter à Virgile l'*Acanthus mollis* (*Ecl.* III), l'*Avena sterilis* (*Ecl.* V, *Georg.* I), l'*Alnus viridis* (*Ecl.* X), le *Carex acuta* (*Georg.* III), le *Salix glauca* (*Georg.* IV); à Horace le *Populus alba* (*Carm.* II, 3), le *Morus nigra* (*Sat.* II, 4); à Pline et à une foule d'anciens auteurs une foule d'anciennes plantes *binaiement* désignées? Je conviens qu'il y aurait, dans l'adoption d'un tel système, un étrange exemple d'exagération, qui tendrait à faire dominer dans nos annales un faux élément littéraire sur le langage sévère dont la science a besoin; mais, d'un autre côté, en faisant du *Species* de Linné les colonnes d'Hercule de la synonymie, ne pêche-t-on point par le défaut contraire, et, en même temps que l'on risque de gêner la liberté de l'écrivain, ne s'expose-t-on pas à diminuer parfois l'intérêt qu'excite, chez une grande partie des botanistes, la connaissance historique des plantes qu'ils récoltent et qu'ils étudient? Je crois donc que nos maîtres pourraient nous suggérer sur ce point un discret accommodement, en autorisant les floristes qui voudraient être les historiens les plus exacts, les plus complets, les plus scrupuleux des plantes qu'ils décrivent, à nous signaler surtout, dans leurs citations synonymiques, tous les rapports qui pourraient exister entre le vieux nom et la nouvelle dénomination de l'espèce. On obtiendrait par ce moyen de fixer, dans une juste mesure, la responsabilité des auteurs dans la fonction fort délicate du baptême de leurs plantes, et l'on rencontrerait souvent de curieux détails qui ne sauraient manquer d'intérêt pour la majorité des botanistes. C'est ainsi qu'il ne nous sera pas tout à fait indifférent de savoir (je choisis au hasard les premiers exemples) à qui nous devons le *Caltha palustris*, le *Nymphæa alba*, le *Chelidonium majus*, etc., qui courent sous l'unique patronage de Linné, tandis que nous ne trouverons pas moins de prix à connaître que l'*Eruca sativa* de Lamarck est loin d'être celui de Fuchs, et que les *Solanum melanocerasum* d'Allioni et de Willdenow ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, celui de Gaspard Bauhin.

Voici donc de quelle manière j'oserais proposer que notre *Ranunculus* fût nommé dans une Flore classique :

*R. sardous* Crantz, *Austr.* I (1762), p. 84. = *R. sardous* Cord. *Hist. pl.* (1561) fol. 119 *retro*; Gesn. *Hort. Germ.* (1561), fol. 275.

Βατράχιον... χλωωδέστερον... πλείστον ἐν Σαρδονίᾳ γιγνόμενον Diosc. lib. II, cap. 206.

Puisque mon but est d'obtenir qu'on en vienne à substituer le nom de *sardous* à celui de *Philonotis*, je ne crois pas devoir m'occuper ici de l'examen des synonymes intermédiaires que l'on rapporte à cette espèce, et je préfère ne les citer sommairement qu'à titre de souvenirs.



*R. parviflorus* Gouan, *Fl. monsp.* (1765), p. 270, non L. *Syst. ed. X* (1759), p. 1087.

*R. parvulus* L. *Mant. I* (1767), p. 79.

*R. hirsutus* Curt. *Lond. fasc. II* (1777), t. 40.

*R. pallidior* Chaix in Vill. *Dauph. I* (1786), p. 335, et *III* (1789), p. 751.

*R. Philonotis* Ehrh. *Beitr. II* (1788), p. 145; Retz. *Obs. VI* (1791), p. 31.

*R. agrarius* All. *Auct.* (1789), p. 27. Ce synonyme est antérieur à la publication de Retzius, à laquelle la plupart des auteurs empruntent le *Philonotis*.

Je n'attache aujourd'hui, comme on le comprendra facilement, aucune importance à ces citations synonymiques. Ou je gagnerai mon procès auprès des floristes, et toute discussion devient alors surabondante; ou j'en serai réduit à me complaire, comme Caton, dans la cause des vaincus, et alors autant vaudra-t-il que l'espèce reprenne pour moi-même son nom de *Philonotis*.

Quant à la forme du mot *Philonotis*, je n'ai rien à objecter; le terme s'est fait de lui-même, et, dans la simple liaison des deux mots φίλος et νοτις, Ehrhart aurait difficilement pu se tromper. Je pourrais même prendre ici la défense du célèbre auteur touchant la formation du mot *Telmateia*, à l'égard duquel on lui a adressé le reproche de l'avoir infidèlement dérivé de l'adjectif τελματιαῖος. Je crois plus probable qu'Ehrhart a formé son substantif de τέλμα, τέλματος, boue, et de εἶα, herbe, de la même manière qu'avec εἶα et τέναγος, marais, il aura forgé le *Tenageia*, et, avec δρυμός, chénaie, le *Drymeia*. Sans cette supposition, la finale des trois mots présenterait quelque chose de si étrangement arbitraire, qu'on aurait pu hésiter à les prendre au sérieux.

Mais, si j'ose croire que l'orthographe d'Ehrhart doive, dans cette circonstance, être respectée, je n'en vais pas moins, en me détachant de mon *Ranunculus*, saisir avec empressement cette occasion pour appeler le plus sérieux examen des botanistes sur l'orthographe des noms de plantes empruntés aux Grecs. Que de découvertes il y aurait à faire en analysant avec soin ces dénominations parfois si hasardées! Et, pour ne point prêcher sans exemple, voici un terme qui, depuis bientôt trois siècles, traverse tous les ouvrages de nos savants, sans qu'aucun ait jamais daigné s'apercevoir de la forme monstrueuse qui l'afflige. Ce mot est l'adjectif *conopsea*, par lequel on désigne une espèce assez répandue du genre linnéen *Orchis*. Lobel nous avoue avoir pris ce mot, qu'on écrivait alors *conopsæa*, de Cornelius Gemma, et, depuis Lobel, ce terme a passé par des milliers de plumes. Or *conopseus* est dérivé de κώνωψ, nom grec de ces fastidieux diptères qui troublaient le doux somme d'Horace dans son délicieux voyage à Brindes :



.....mali CULICES ranæque palustres  
Avertunt somnos.....

Mais ces sortes d'adjectifs, qui ne le sait? se forment régulièrement sur le génitif du substantif dont ils dérivent: c'est ainsi que de  $\kappaύκλωψ$ , *cyclops*, on a fait *cyclopeus* (que dirait-on d'un mur *cyclopséen*?), et que de *conops* on devait faire *conopeus*. Le mot, du reste, n'est pas nouveau, car, pour désigner la cousinière, les Latins employaient le neutre *conopeum*, et même *conopium*, tel qu'on le lit dans des vers célèbres où, parlant d'Actium, et se moquant des molleses d'Antoine, Horace jette à ce soldat dégénéré cette sanglante épigramme :

Interque signa turpe militaria  
Sol adspicit CONOPIUM.

C'est donc *Orchis conopea* que Linné aurait dû nous donner. On se plaisait à rappeler naguère qu'emporté par la hâte du travail, cet illustre auteur préférerait se faire condamner par Priscien que par la nature (1). Il avait grandement raison dans ce calcul; mais voilà bien une circonstance malheureuse, où je ne sais si la nature l'absout dans la comparaison qu'il consacre entre la fleur et l'insecte, mais où certainement il lui aurait été très facile de se faire absoudre par Priscien.

Devant ces discussions minutieuses et d'une portée nécessairement fort limitée, plusieurs de mes confrères vont sans doute se sentir heureux, en puisant leurs connaissances scientifiques, de pouvoir plutôt

.....Magno de flumine.....  
Quam ex hoc fonticulo tantumdem sumere.....  
(Hor. Sat. I, 1, 55.)

Personne n'osera leur contester que la science a surtout besoin d'études d'un ordre plus élevé, et que c'est aux travaux pénibles et consciencieux qui, par leur importance et leur opportunité, marquent autant de véritables progrès dans la connaissance intime des végétaux, que doivent être réservés nos hommages les plus cordiaux de respect, d'admiration et de reconnaissance; mais, d'un autre côté, quelque petits que puissent paraître les intérêts qu'on met en jeu dans les rectifications de notre synonymie, il faut convenir qu'ils ne sauraient être tout à fait inutiles à la dignité, et s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, à l'aisance et au bien-être de la botanique. Ces sortes de discussions serviront toujours, dans la sphère restreinte mais indispensable d'une nomenclature précise, à fixer ce qui chancelle, à polir ce qui pourrait paraître rude et sauvage, et à revêtir tout le matériel scientifique de cet agréable

(1) Voyez le Bulletin, t. VIII, p. 572.



verniss littéraire dont notre aimable science est plus que toute autre heureusement susceptible.

Quant à moi, j'irai même plus loin dans mes souhaits à cet égard. Puisqu'il faut que tôt ou tard une foule de réformes s'opèrent dans cette intéressante partie de nos études, je désire sincèrement que quelqu'un de nos illustres maîtres,

*Doctus sermones utriusque linguæ,*

prenne un jour en main les intérêts littéraires de nos Flores, et daigne descendre aux plus humbles détails; et là, il faudra bien qu'en se livrant à la double tâche de ramener les genres et les espèces à la priorité de leurs véritables auteurs, et à la forme correcte qu'exigent dans les noms des plantes ces trois inexorables marraines, la logique, la grammaire et l'étymologie, il s'éprenne lui-même de son œuvre et l'accomplisse avec amour. Plutarque et Montaigne nous racontent quelque part la curieuse histoire d'un gentil oiseau qui, frappé du son d'une fanfare, se recueillit tout à coup dans le silence le plus absolu, jusqu'au jour où, la mélodie étant complètement entrée dans son petit répertoire, il put la répéter en joyeux éclats. Eh bien! dussions-nous, dans le temps du recueillement laborieux, être privés des leçons du maître, nous aurions à nous en réjouir assez tôt, car l'ordre rentrerait mieux et plus rapidement dans nos petites confusions; le terrain s'aplanirait devant lui, sous son œuvre intelligente, et

.....quidquid calcaverit hic, rosa fiet.

(Pers. Sat. II, 38.)

Il est vrai qu'il faut autant de patience que d'abnégation dans les travaux de ce genre, qui, dès qu'ils ont servi au but salutaire auquel on les destine, s'effacent et rentrent dans l'oubli; mais le dévouement pur et désintéressé est une vieille vertu des botanistes, et c'est toujours *attaliciis conditionibus* que le vrai savant travaille à ses risques et périls, quand il sent en jeu le bien de la science qu'il aime. Une raison spécieuse pourrait, il est vrai, faire rentrer dans la réserve quelques esprits d'ailleurs entreprenants; on craindrait peut-être, en secouant trop vigoureusement la synonymie, d'augmenter la confusion et surtout l'obscurité dont maintes espèces sont malheureusement enveloppées. Cette considération pourtant ne devrait exercer qu'une influence minime sur la détermination du botaniste courageux qui voudrait assumer la responsabilité d'une révision scrupuleuse des noms et des droits de priorité. Le nouvel inconvénient qui en résulterait serait facilement tolérable, car, bien qu'on se plaise parfois à exagérer un peu le mal qui existe dans cette partie de la nomenclature, on doit convenir loyalement qu'il suffit après tout d'un peu de bonne volonté pour comprendre, par de consciencieuses recherches, l'idée d'un auteur sur son espèce, et pour débarrasser en conséquence



une plante quelconque de la lèpre des fausses dénominations et arranger autour d'elle un choix de justes synonymes. D'ailleurs, qu'on ne le perde pas de vue, on travaillerait là pour l'avenir, et l'on ferait, n'en doutons pas, une action vraiment méritoire envers nos successeurs, en suivant, dans cette pénible tâche, le sage conseil que le berger Mœris répète dans une douce chanson à l'oublieux Lycidas :

Insere, Daphni, piros ; carpent tua poma nepotes.

M. Larcher annonce à la Société qu'il a trouvé en grande abondance le *Trifolium elegans* Savi à Joinville-le-Pont près Paris, autour de la redoute de Gravelle.

M. de Schœnefeld fait remarquer que le *Trifolium elegans* a été observé au plateau de Satory près Versailles, au voisinage du champ de manœuvres. Il rappelle qu'à Joinville il y a eu aussi, en 1859, un campement de troupes après la campagne d'Italie ; la présence de cette plante est peut-être due à la même cause dans ces deux localités, c'est-à-dire à l'apport de fourrages destinés à la nourriture des chevaux de l'armée.

M. Larcher présente à la Société des échantillons monstrueux de *Scrofularia nodosa*.

M. J. Gay veut bien se charger d'étudier les échantillons présentés par M. Larcher et de rendre compte de son examen à la Société, dans sa prochaine séance.

MM. les Secrétaires donnent lecture des communications suivantes, adressées à la Société :

NOTE SUR LE *CHARA IMPERFECTA* Al. Braun, par **M. Alph. DE ROCHEBRUNE**.

(Angoulême, 16 juin 1862.)

Malgré les travaux de Wallman, de M. Al. Braun et d'autres botanistes qui, dans ces derniers temps surtout, se sont spécialement attachés à l'étude des Characées, cette famille est loin d'être complètement connue, et, soit dans l'organographie, soit dans les formes, soit dans les caractères distinctifs devant servir de base à une classification systématique des espèces, il reste des observations et des découvertes importantes à mentionner dans ce groupe végétal.

Les deux Charentes renferment des espèces et des formes éminemment remarquables à tous ces titres.

Le *Nitella intricata* Ag., nos formes nombreuses du groupe du *N. tenuissima* Desv., différentes espèces du genre *Chara*, notamment, présentent